
1 – TOUS LES GROS ROUX ET PAUVRES NE SE FONT PAS HARCELER DANS LA COUR DE L'ÉCOLE.

Il y a des roux, et aussi des gros, et des enfants dont les parents sont d'origine modeste qui ne se font pas harceler dans la cour de l'école. Le harcèlement se nourrit avant tout de la posture de vulnérabilité d'un enfant. C'est seulement dans un deuxième temps que le harceleur va se saisir d'une particularité quelle qu'elle soit pour accentuer la vulnérabilité décelée en amont. Ne faisons donc pas de ce qui n'est pas un problème pour l'enfant (la couleur de ses cheveux, son poids ou son origine sociale) une vulnérabilité sous le prétexte qu'il aurait entendu le matin sur France Inter dans la bouche de Marcel Ruffo, que c'est pour cela que l'on est moqué. Parce qu'il risque, du coup, d'être dans une posture dangereuse pour lui, ce qui n'est évidemment pas ce que souhaite notre chroniqueur matinal. C'est en effet plus une question de posture qui fera basculer, ou pas, un enfant dans le cauchemar du harcèlement. Au Centre de Recherche sur l'Interaction et la Souffrance Scolaire (CRISS), nous voyons des enfants dont rien ne laisserait soupçonner qu'ils puissent être victimes de harcèlement, devenir la cible de moqueries et autres maltraitements relationnelles, alors que d'autres -porteurs de ces fameuses particularités pointées selon son crescendo personnel par Marcel Rufo - n'ont aucun souci de ce genre.

Il nous semble essentiel- et c'est la raison pour laquelle nous vous écrivons- de faire circuler un message totalement différent auprès du public : il n'y a pas de profil-type pour l'enfant qui est harcelé, sinon qu'il n'a pas acquis les compétences relationnelles qui lui permettent de se défendre immédiatement et efficacement quand on l'attaque, ce qui a pour effet d'ancrer en lui une posture de victime très facilement repérable par les agresseurs. Cela veut également dire que, quelques soient les particularités d'un enfant, il peut apprendre à réagir différemment lorsqu'il est maltraité. C'est une question d'apprentissage dans la régulation des interactions, et c'est le travail que nous faisons au CRISS avec les enfants harcelés.

2- LES ENFANTS QUI HARCÈLENT LES AUTRES NE SONT PAS TOUS DES ENFANTS BATTUS ET MÉPRISÉS, LOIN S'EN FAUT.

Nous ne sommes pas du tout d'accord avec ce lieu commun qui consiste à dire que le harceleur est forcément malheureux chez lui, même si c'est sans doute le cas pour certains d'entre eux, par fatalité statistique. Ce que nous remarquons, en revanche, c'est que le harceleur est toujours « populaire », c'est-à-dire qu'il bénéficie d'une sorte d'aura auprès de ses congénères, parfois simplement parce qu'il leur fait peur, souvent parce qu'il est drôle et rusé, capable de déjouer la surveillance des adultes. C'est un phénomène interactionnel, qui se nourrit d'un contexte (et plutôt un contexte scolaire que familial selon nos observations), et non la conséquence d'une personnalité intrinsèquement définie. C'est pourquoi une réaction différente de l'enfant harcelé peut complètement changer la donne, c'est-à-dire l'interaction : le harceleur, dans sa posture, peut alors être lui-même déstabilisé. Par ailleurs, même si les enfants « harceleurs » ne viennent que rarement consulter, et en tout pas pour cette raison, ce sont plutôt dans la description qu'en font leurs victimes, des enfants et des adolescents qui ont un sentiment de toute puissance alimenté par leurs parents. On est donc loin du pauvre enfant battu et méprisé de l'imagerie d'Epinal psychologisante.

3- L'INTERVENTION DES ADULTES À LA PLACE DES ENFANTS COMPORTE LE RISQUE DE PROVOQUER EXACTEMENT L'INVERSE DE CE QU'ELLE VISE

L'intervention des parents est souvent aggravante, dans les cas de harcèlement. C'est d'ailleurs la raison pour laquelle les adolescents pour la plupart cachent ce qu'ils subissent dans la cour de l'école, craignant par-dessus tout que les parents (ou les enseignants) s'en mêlent. En effet, lorsque les adultes interviennent, ils punissent le harceleur et veulent protéger la victime, mais en faisant cela ils stigmatisent et rigidifient définitivement les identités des enfants concernés, ce qui peut parfois se révéler catastrophique surtout pour l'enfant harcelé : celui-ci se percevra dorénavant comme une victime qui est incapable de se défendre, ce qui peut avoir des effets néfastes sur les relations qu'il construira par la suite. Mais c'est également un message totalement anti-productif vis à vis du harceleur que l'on confirme ainsi dans sa croyance qu'il a choisi la bonne cible. Par ailleurs, si ce n'est pas vrai en début de primaire, s'attirer la foudre des adultes au collège est souvent un gage de popularité accrue. Enfin, les enfants maltraités par leurs congénères savent qu'il y a un risque non négligeable que les sanctions des adultes ne découragent pas les harceleurs mais poussent ceux-ci à devenir encore plus discrets et rusés dans leurs méthodes.

4- CE N'EST PAS LE RÉSEAU SOCIAL QUI EST LE PROBLÈME OU LA SOLUTION, C'EST L'INTERACTION ENTRE LES ENFANTS ELLE-MÊME.

Les réseaux sociaux sont à la fois le lieu du harcèlement et des pétitions anti-harcèlement, nous dit Marcel Ruffo, et c'est juste. Nous ne voyons donc pas en quoi il faut se réjouir tant que cela, puisque les deux s'annulent (si tant est que les pétitions aient le même impact au quotidien que les spotted ou les pages anti-quelqu'un ou quelqu'une). En réalité, Facebook est selon nous un media et rien d'autre. Ce que l'on écrivait autrefois sur la porte des toilettes est maintenant inscrit sur la toile. Certes, il est assez effrayant de penser qu'un grand nombre de personnes découvre en même temps une injure, puisque les jeunes sont connectés presque en permanence. Mais il n'empêche que ce n'est une fois de plus qu'une problématique interactionnelle et qui doit être résolue comme telle, c'est-à-dire dans la relation. Nous trouvons très sympathiques les initiatives collectives de témoignages contre le harcèlement, mais nous ne croyons pas à leur efficacité, de même que nous ne croyons pas à l'efficacité des leçons de morale ou de civisme. Ce n'est pas ainsi que les jeunes apprennent à se réguler entre eux. C'est bien plus au travers d'apprentissages émotionnels, vécus dans des interactions concrètes. C'est pourquoi nous considérons au CRISS que les solutions aux diverses maltraitances relationnelles entre jeunes passent avant tout par l'acquisition de compétences interactionnelles, que l'on doit donner à ceux qui, pour une raison ou une autre, ne les ont pas acquises. Ces compétences sont à la portée de tous, aucune particularité physique ou autre ne constitue une fatalité ; il s'agit non pas d'intervenir à la place des enfants, mais de les aider à intervenir seuls dans leurs propres relations. Qu'ils soient roux ou blonds, gros ou maigres.